

La Syrie, la longue destruction d'un pays

« Je n'attends rien de Genève et d'une manière générale de ce qui vient de l'extérieur, parce qu'aujourd'hui, la Syrie se trouve seule, orpheline, comme au premier jour de la révolution ».

ENTRETIEN avec *Hala Alabdalla* par *Nicolas Mayer*

Il y a trois ans les manifestations pacifiques de Deraa amorçaient une vague de contestation sans précédent en Syrie, ébrançant un système politique autoritaire que beaucoup considéraient comme stable, y compris au lendemain des premiers mouvements populaires en Tunisie et en Égypte. La Syrie est aujourd'hui la scène d'un conflit qui s'enlise et qui aurait déjà provoqué la mort de près de 150 000 personnes. Le délitement d'un pays à la culture millénaire, ancien foyer de rayonnement du monde arabe, est une tragédie à laquelle assiste, Hala Alabdalla, cinéaste et activiste syrienne, exilée à Paris. **AFKAR/IDEES** s'est entretenu avec la réalisatrice, qui évoque en écho les révolutions et la lutte de son peuple dans son dernier documentaire *Je suis celle qui porte les fleurs vers sa tombe*, dédié au travail des caricaturistes en Égypte et en Syrie. Avec un ton sincère et personnel, elle nous livre ses impressions sur son pays déchiré par la guerre, en ne cessant pourtant de croire au bien ondé de la révolution de 2011. Le prix que paye le peuple démuni, pour lourd qu'il soit, n'étouffera pas ses aspirations de liberté.

AFKAR/IDEES : *Quelle crédibilité accordez-vous au processus de négociations ? Existe-t-il de réelles perspectives d'avancées ?*

HALA ALABDALLA : Je n'ai jamais cru à ce processus. La terreur continue et les initiatives de Genève ne vont rien changer sur place. Ces rencontres doi-

vent ouvrir les yeux de l'opinion publique et marquer la différence entre une opposition qui a la volonté d'avancer et de trouver une solution et le refus et l'aveuglement complets de la délégation du régime qui a montré qu'elle n'a aucune volonté d'écouter les autres. Je n'attends rien de Genève et d'une manière générale de ce qui vient de l'extérieur parce qu'aujourd'hui la Syrie se trouve seule, orpheline, comme au premier jour de la révolution. Nous ne pouvons compter que sur nos propres forces.

A/I : *Mais il y a pourtant urgence de mettre en œuvre des accords humanitaires...*

H.A. : C'est bien sûr nécessaire, même vital, mais je ne crois pas que ces mesures seront respectées et appliquées. Le régime ne respecte aucun accord, aucune parole donnée. Ce qui se passe à Homs ou dans la banlieue de Damas, sont des accords qui ne sont pas influencés par une politique générale, décidée par le gouvernement ou par la communauté internationale. Ce sont des accords internes provisoires où les soldats se rendent compte de la nécessité d'acheminer du pain à la population affamée. De ces exemples ne peuvent aboutir de plans humanitaires à plus grande échelle.

A/I : *En relation à l'opposition politique, quels liens entretient-elle avec les combattants et les activistes sur le terrain ?*

H.A. : Il n'existe pas véritablement de liens fixes et durables entre l'opposition politique et les combattants et les activistes sur le terrain. Tout dépend de la situation et de la région. Dans le nord des contacts se font avec l'opposition en Turquie, mais dans le sud les gens sur le terrain sont très isolés. Malheureusement tout est dispersé, déchiré. L'opposition à l'étranger n'est en réalité que peu représentative.

A/I : *Un gouvernement de transition est-il envisageable si Bachar al Assad ne fait pas expressément part de son retrait ?*

H.A. : Je ne représente pas de ligne politique et suis relativement extrémiste contre la négociation avec le régime, je refuse aussi les initiatives de paix qui viendraient de l'extérieur. Les solutions doivent venir de l'intérieur. Les médias en Occident ne se rendent pas compte de ce qui se passe réellement dans le pays : les gens continuent de résister afin de rester indépendants et des manifestations se poursuivent. La société civile n'est pas complètement détruite. La solidarité qui lie les habitants entre eux compte aussi beaucoup. Le rôle de la jeunesse et des femmes est prépondérant dans cette lutte. C'est ce qui me donne l'espoir et la certitude que notre révolution va réussir et que le régime tombera.

A/I : *Que reste-t-il de la révolution pacifique du printemps 2011 ?*

Certains pensent que le régime d'Al Assad est anti-impérialiste. Quand ont-ils pu vérifier cette idée ?

H.A. : Il faut savoir que les rassemblements se perpétuent, et qu'ils dénoncent aussi bien le régime d'Al Assad que les groupes *jihadistes*, à Alep ou à Raqqa par exemple. Même dans la banlieue de Damas encerclée et assiégée il y a eu des manifestations il y a deux-trois semaines. Outre les manifestations, il faut savoir que les gens n'ont pas cessé de construire un système pour vivre ensemble et rester indépendants. De petits projets sont montés dans des régions où la population peut se déplacer a minima. Ces gens ont peu de moyens, pas d'armes ni d'argent, mais ils n'ont d'autres alternatives que de croire en une vie meilleure où priment les relations de solidarité.

A/I : *Finally face aux échecs des tentatives de négociations, une résolution du conflit est-elle envisageable par voie militaire ?*

H.A. : Malheureusement, dès le début, tout le monde a abandonné les démocrates dans la révolution syrienne. Ils ont laissé la place aux groupes islamistes armés. L'urgence est avant tout humanitaire pour faciliter l'accès aux denrées alimentaires et aux soins médicaux. Au niveau militaire, il faut faire stopper le bombardement par des barils d'explosifs. Les Occidentaux auraient dû cesser de vendre des armes à Al Assad. Ils auraient dû protéger l'espace aérien. Rien n'a été fait depuis trois ans, au contraire, ils ferment les yeux face aux crimes contre l'humanité que le régime syrien n'a cessé de commettre contre son peuple. Désormais, je ne crois pas au changement de la position des Occidentaux envers la révolution syrienne.

A/I : *On peut observer l'engagement d'acteurs régionaux dans le conflit syrien. Jusqu'à quel point ces acteurs ont-ils joué un rôle négatif dans la militarisation du conflit ?*

H.A. : Leur rôle n'est pas seulement négatif mais aussi destructeur. L'Iran a appuyé le régime sans limites, au niveau technique, financier et militaire. Il a apporté son savoir-faire sur comment détruire un pays et un peuple. L'Arabie saoudite ou les autres pays du Golfe qui ont financé et armé les combattants extrémistes ne sont pas des pays démocrates, ils n'ont jamais soutenu la révolution et cherchent seulement à défendre leurs intérêts. Ils ont intérêt à dominer pour diviser et déformer le soulèvement. Ce ne sont en aucun cas des alliés.

A/I : *Comment évaluez-vous l'implantation de groupes 'jihadistes' en Syrie ? Quel serait leur sort dans l'hypothétique règlement du conflit ?*

H.A. : En Syrie, il existe des tendances politiques croyantes qui s'appuient sur la religion et l'islam. J'aurais bien aimé que tout le monde et tous les partis et mouvements politiques soient laïques, mais c'est un rêve presque impossible. Je conçois donc leur existence. Mais lorsque ces groupes viennent de l'extérieur pour s'imposer et détruire la révolution en imposant ce qu'ils appellent la *sharia*, il faut souligner qu'ils n'ont aucun lien avec la Syrie. J'accepte les mouvements islamistes modérés à partir du moment où ils respectent la pluralité. Or ces groupes sont violents et ont une méthode fasciste. Ils sont aussi fabriqués par le régime. Même si je ne crois pas à la théorie du complot, ils re-

viennent à travailler au service du régime contre la révolution. Ce sont des groupes que nous ne voulons surtout pas garder dans notre avenir syrien. Malheureusement des activistes souffrent de ces groupes de la même façon qu'ils souffrent du régime.

A/I : *Par le biais de la « lutte anti-terroriste » n'assiste-t-on pas à une récupération de l'image d'Al Assad dans l'opinion internationale ?*

H.A. : Oui, tout à fait. Je tiens à rappeler que le régime, dès le premier jour de la révolution a tué et mis en prison des activistes sans inquiéter pour autant les islamistes. Dans les zones libérées des cellules islamistes fascistes opèrent et n'ont jamais été touchées par des bombardements. Le régime sait que leur présence va dans son sens, non seulement pour donner une idée fautive de la révolution (soulèvement terroriste), mais aussi pour légitimer leur action de destruction du milieu activiste. Les *jihadistes* complètent l'action du gouvernement, en essayant de faire taire la société civile.

A/I : *En Occident, Al Assad bénéficie encore de soutiens au sein d'un courant de gauche « anti-impérialiste ». Qu'en pensez-vous ?*

H.A. : Ceci est pour nous une énigme. Certains estiment que le régime d'Al Assad est anti-impérialiste. Or, je me demande à quelle occasion ils ont pu vérifier cette idée. Fait-il face à Israël et protège-t-il les Palestiniens ? Non, des prisonniers syro-palestiniens ont été torturés dans les prisons du régime pour avoir voulu aider des civils. Le quartier de Yarmouk [le plus grand

Les groupes 'jihadistes' complètent l'action du gouvernement en essayant de faire taire la société civile

camp informel de réfugiés palestiniens en Syrie] a été bombardé. Comment peut-on considérer que ce régime protège les Palestiniens ? Ce régime n'a jamais essayé de libérer le Golan. Ces idées sur l'anti-impérialisme sont donc fausses. Je n'arrive pas à comprendre comment ces activistes ont oublié leurs valeurs de défense du peuple et des droits de l'Homme.

A/1 : *Quel rôle ont joué les artistes syriens dans ce soulèvement populaire ?*

H.A. : Tout outil artistique et culturel a un rôle important dans la révolution syrienne, du moins théoriquement. Mais, dès le premier jour, le régime a montré à quel point il avait peur du domaine culturel. Il a emprisonné des scénaristes, journalistes, photographes, cinéastes et a isolé cette force en les tuant ou en les poussant à quitter le pays. Cette répression continue aujourd'hui. Le simple fait de porter une caméra ou d'ouvrir un site sur internet expose à un danger de mort. Le régime a compris la force de l'expression libre. L'absence de liberté d'expression depuis plus de 40 ans a laissé la place, dès les premiers jours de la révolution, à un mouvement magnifique. Chacun à sa façon, avec ses outils, pouvait dès lors exprimer sa liberté et découvrir l'énergie positive qui se dégage de l'écriture d'un poème, d'un dessin, d'un film. Malgré le malheur, la mort, la pauvreté et la faim, cette expression culturelle arrachée au régime est un gain illimité et nous permet de maintenir une lueur d'espoir pour l'avenir.



Hala Alabdalla./BARBARA SAX/AFP/GETTY IMAGES

A/1 : *Le processus de création artistique ne se retrouve-t-il pas limité face à la violence du conflit ? Ou bien s'est-il, au contraire, libéré de toute contrainte ?*

H.A. : La création artistique continue. Les activistes comprennent à quel point il est fort de maîtriser la production de vidéos, l'écriture d'articles ou de poèmes. C'est étonnant de voir comment, tandis que certains jeunes prennent les armes, d'autres continuent à produire et à apprendre la liberté d'expression. De jeunes syriens continuent à se former, notamment au journalisme, et crient leur indignation. Malgré la détresse les gens n'arrêtent pas de s'exprimer. Malheureusement certains artistes ont dé-

fendu le régime, notamment dans le monde du cinéma et de la télévision. La place importante du feuilleton syrien dans les pays arabes n'a pas échappé à la mainmise de certains officiers et hommes d'affaires qui ont blanchi leur argent dans la production. Aujourd'hui, ces acteurs œuvrent à la propagande du régime.

A/1 : *Le cinéma dans le monde arabe doit-il aujourd'hui être guidé par une nécessité politique ? Les bouleversements de ces dernières années offrent-ils une nouvelle opportunité au documentaire ?*

H.A. : Je suis le travail de ce qui se fait en Tunisie et en Égypte et il existe un nouveau rapport au cinéma propre à cette région et aux mouvements populaires. La création n'est pas seulement guidée par l'art ou la politique, elle est avant tout l'expression de la liberté. Je pense que de

belles productions nous seront offertes dans l'avenir. Non pas pour critiquer le pouvoir ou exprimer un message politique, mais avant tout pour exercer la liberté et maîtriser les outils de cette liberté.

Avant la révolution, j'étais consciente que le documentaire était un outil de lutte et de combat, une nécessité dans notre région pour travailler et s'exprimer. La jeunesse arabe prend conscience des possibilités du documentaire, au service de tous et réalisable par tous. Chacun a la possibilité de trouver l'énergie dans une image, de raconter des trajectoires de vie. C'est une expérience forte qui nous permet de retrouver tout ce qu'on a perdu du temps des dictateurs. ■